

# DES HISTOIRES À LA DIDACTIQUE DE L'HISTOIRE

*Henri Moniot*

**J**e suis un «tard venu» à la didactique de l'histoire. J'y ai fait, ensuite, très librement mon chemin, tout en conservant résolument ma spécialisation première en histoire de l'Afrique. On comprendra mieux, in fine, à quel point j'y vois deux manifestations d'une même activité d'esprit, beaucoup plus que deux emplois à mi-temps. Mais j'accepte que ma conviction ne soit pas partagée, et qu'on me juge trop légèrement didacticien, ou trop légèrement historien. A chacun son mauvais goût !

## UNE LONGUE INCUBATION, DANS LA BOUGEOTTE ACADÉMIQUE

Si je suis tard venu à la didactique, je n'en ai pas moins, aujourd'hui, le sentiment d'une très longue incubation.

Depuis toujours bon élève en histoire, aimant l'histoire, j'ai fait des études supérieures d'histoire, pour être professeur d'histoire. Rien qui annonce la didactique, au contraire : dans un monde meublé d'évidences, où l'histoire, les professeurs, les élèves, l'enseignement et la vie semblent si spontanément faits les uns pour les autres, elle n'a pas à surgir ! Mais deux prises de conscience ont fait inexorablement leur travail, dont j'ai remarqué, plus tard, les effets décantés.

**Itinéraires de recherche**

*Perspectives documentaires en éducation, n° 26, 1992*

La faute en fut d'abord à une certaine fréquentation de l'histoire universitaire. La première thèse que j'ai lue - ou, plus honnêtement, dans laquelle j'ai barboté - par libre choix, parce que c'était celle du maître qui m'a tout appris de l'essentiel, Robert Folz, étudiait le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique médiéval ; un de ses livres traita bientôt de l'idée d'empire en Occident . L'intérêt de tels ouvrages ne portait donc pas, classiquement, sur l'histoire de quelque chose qui s'est passé au moment qu'on le dit, mais sur le passé après lui, tel qu'on l'hérite déjà pensé, tel qu'on le choisit et tel qu'on le mitonne, dans les têtes et sur la place, dans un présent qui le traite et le prolonge ou l'invente à sa façon . Que la vie sociale marche au passé représenté, cela non seulement éclaire chaque objet d'étude, mais peut encore, par ricochet, rendre plus sensible à ce qu'est l'opération historique, et à ce que sont les fonctions de l'histoire. Le même maître faisait aussi, de ses «travaux dirigés», tout le contraire d'un exercice académique prévu et réglé : un commerce vif avec la connaissance historique à partir de documents, et j'y découvris bientôt que l'histoire était intéressante deux fois, et deux fois instructive : une première fois par la question qu'on étudie, bien sûr, mais au moins autant, et peut-être plus encore, par la façon dont on arrive à prétendre en savoir quelque chose. J'eus le même sentiment, dans un tout autre style, en dévorant les compte-rendus ironiques de Lucien Febvre.

Et c'était l'époque de nouvelles guerres coloniales - Indochine, puis Algérie... Je les voyais secréter des argumentations historiques vite faites, un repli sur des fantasmes et des imageries, des silences et des complaisances, le refus de regarder le présent et le passé en face, le réflexe d'appeler le discours historique pour se protéger, se justifier, se conforter, plutôt que pour élucider les choses à frais nouveaux - l'antithèse du souci d'analyse réaliste qui pourrait définir l'histoire. Au delà des partialités qui affectent tout débat politique chez ses divers partenaires, celui-ci révélait quelque chose d'autre et de plus profond, une sorte d'impréparation totale à apprécier la relation coloniale, - ce qui donnait à réfléchir sur l'enseignement passé, et sur toute une culture politique, nourricière sur d'autres points. En outre, la culture occidentale, dans laquelle je me sentais bien dans ma peau, et que je trouvais délectable à beaucoup de titres, me paraissait montrer, dans sa fatuité tranquille à l'égard des autres cultures, de surprenants moments d'insanité intellectuelle.

Parallèlement à la préparation des concours d'enseignement, j'ai doublé l'histoire par des études «ethnologiques» (sous l'étiquette la plus

simple), et j'ai bientôt rencontré deux autres maîtres qui m'ont à leur tour tout appris, sur ces nouveaux terrains de vagabondage. André Leroi-Gourhan, que je fréquentai dans ses livres, ses cours et son école de fouilles, était préhistorien, en cela paléo-ethnologue, mais aussi analyste puissant de l'originalité ethnique, du dispositif techno-économique des sociétés, de l'évolution technique et des diffusions les plus vastes de traits culturels... Georges Balandier, dans ses écrits et dans ses séminaires, remplaçait une «ethnologie d'antiquaires» (et donnait une alternative à une anthropologie vouée aux structures les plus générales) par une étude des sociétés africaines bien réellement contemporaines - des sociétés travaillées, en situation coloniale, par des destructurations et par des reprises d'initiatives, une «sociologie dynamique» qui, dans ses analyses mêmes du présent, rendait tangibles aussi les dynamismes et les évolutions d'hier. Je venais, en quelques années, de découvrir la vigoureuse histoire des historiens, - une pensée riche, pleine, vaste, diverse, foisonnante, ouverte, entreprenante... : l'histoire, en France, à la fin des années 50, ça avait de la gueule ! (et ça en a toujours). Et je tombais sur deux pensées vives qui, historiennes encore à leur façon, proposaient chacune un formidable élargissement de ce domaine déjà grandiose : l'un à l'échelle de la pré(sic !)-histoire, de tout le peuplement humain, et de ses logiques élémentaires actives, l'autre incarné dans le présent, dans l'histoire pointue, chaude et changeante des peuples prétendus «sans histoire». De quoi rebrasser, encore plus, les ingrédients de la pensée historique : sources, problématiques, champs, objets, modes d'intelligibilité, échelles, modèles...

Cet élargissement s'est fait un peu avant, un peu après encore, et en contrepoint de quatre ans d'enseignement secondaire, dans trois établissements successifs, et avec un peu toutes les classes - la rencontre en vrac et en bloc d'un métier que je connaissais du côté «élève», et que j'ai géré de façon classique, plutôt optimiste, et réellement très empirique à mes yeux d'aujourd'hui : en «préparant», c'est-à-dire en assurant les «contenus» de programme, en tâchant de veiller à «ma» clarté, en croyant à l'intuition du lieu ou du moment, et en examinant les signes prévus et répertoriés par l'institution et ses traditions.

Quant à ma nouvelle donne intellectuelle, je la nichai sans hésitation ni difficulté auprès des gens de la 6ème section de l'École des Hautes Etudes, africanistes ou historiens, et des gens des *Annales*... un monde ouvert et tonique. Les *Annales* : là sont mes affinités, mes nourritures, et mon plaisir. Encore, et toujours. Je serais donc historien de l'Afrique noire, sous l'inspiration féconde de Georges Balandier, et avec l'approbation paternelle de Braudel, rencontré dans de trop rares séminaires.

## UNE LONGUE INCUBATION : LA STABILISATION UNIVERSITAIRE ET AFRICANISTE

J'eus la chance, fin 1963, que la Faculté des Lettres de Paris crée trois chaires «africanistes», une de sociologie et deux d'histoire, et un poste d'assistant pour les trois - et que j'obtienne celui-ci.

Désormais, avec les étudiants des certificats de sociologie et d'histoire de l'Afrique, je n'eus plus le sentiment que l'enseignement marchait à l'intuition. J'eus, plusieurs années durant, un gros travail totalement nouveau d'invention, avec la confiance royale de trois patrons qui ne furent jamais un seul instant mes «mandarins», G. Balandier, H. Deschamps et R. Mauny. Il fallait faire des travaux dirigés propres à initier des étudiants d'origine et de vocation variées à des travaux, à des pensées et à des vocabulaires d'origines multiples (courants des anthropologies et des sociologies, adaptation des exigences historiennes à des terrains nouveaux...).

Plus encore, j'étais inséré de plein pied dans la recherche en histoire africaine, - au moment où elle représentait vraiment la création d'une nouvelle province dans le monde des historiens, intellectuellement définie, reconnue et légitimée : j'étais un acteur très modeste, un observateur attentif, et le témoin résolu d'une novation documentaire, méthodologique, problématique, thématique... et d'un combat académique et culturel... Je fis du «terrain» au Tchad, et j'eus la responsabilité de coordonner et de rédiger principalement le rapport sur les sources de l'histoire de l'Afrique au Congrès international des sciences historiques de 1965. Tout continuait ainsi de me pousser sur la voie d'une appréciation intellectuelle assez systématique de la connaissance historique.

Parmi les sources mobilisables pour cette nouvelle histoire, au premier rang même, en un sens, il y avait les «sources orales», qui faisaient une entrée remarquable dans le champ historien. Ce ne sont certainement pas l'équivalent «oral» des archives ! Et c'est parce qu'elles sont, en fait, l'expression d'un travail social, qu'elles redoublent ou déplacent leur difficile mais réel intérêt documentaire. Elles sont aussi une occasion de réévaluer les diverses sortes de représentations du passé (historiographiques comprises), d'en jauger les conditions d'élaboration, de circulation et d'usage. L'historien s'y informe, et en même temps il y trouve occasion de s'analyser un peu, - s'il pense à le faire.

Avec la nomination d'un second maître-assistant pour les études africaines, je fus libéré d'une partie de mes obligations de «sociologue», et je fus inversement affecté à des enseignements historiques plus courants. Mais, nouvelle chance de suivre mes pentes favorites, dans la dernière année de l'ancienne Sorbonne, je fus du groupe de ceux qui assuraient les T.D. du cours si original de Pierre Vilar sur «le vocabulaire historique» : une introduction à l'histoire par des concepts.

## L'APPRIVOISEMENT PAR LA DIDACTIQUE

La partition de l'ancienne Sorbonne en sept universités, fin 1969, me laissait le choix entre les trois d'entre elles qui avaient l'histoire en héritage. J'optai pour Paris 7, et j'y trouvai au moins trois choses.

Une facile ouverture de l'histoire à tout le reste, d'abord. Avec son tiers médecin, son tiers scientifique et son tiers littéraire, c'était l'université la plus diversifiée, et le climat y était aux projets intellectuels plus qu'aux étiquettes bien exhibées. Avec Guy Dhoquois et quelques autres, je pus organiser un cursus dit «sciences de la société», où le 1er cycle contenait, à dose à peu près égale, de la sociologie, de l'histoire, de la géographie et de l'économie, ainsi qu'une entrée dans la pensée juridique. Non pour crier «interdisciplinarité ! interdisciplinarité ! » en sautant comme un cabri sur sa chaise ! Mais avec la conviction que chacune de ces disciplines était plus forte de sa variété et de ses dynamismes que de sa spécificité proclamée, et qu'elles participaient toutes d'un projet de science du social. Il fallut proposer des portraits distinctifs, des pondérations, des sujets-ponts et des sujets communs, empiriques et réflexifs. J'ai aussi le souvenir heureux d'enseignements de licence sur le monde tropical, faits avec les géographes, de façon mixte et non additive.

Chez les historiens, entre eux cette fois, il y avait le goût de la réflexion sur l'histoire - qu'on y servait en fait de bien diverses façons. Pour ma part, j'y oeuvrai par une «unité de valeur» de 1ère année dite «Pratique de la lecture et de l'information historique».

Et il y avait enfin la pleine reconnaissance de ce que l'histoire, pour la fin du XXème siècle comme tout au long des temps, c'étaient les autres continents, pas moins réellement que l'Europe. Je n'eus donc aucune peine à cultiver, dans ce nouveau lieu, mes intérêts majeurs. Ce fut d'ailleurs le temps où Catherine Coquery-Vidrovitch et moi nous eûmes

à concevoir et à écrire *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, un volume de la Nouvelle Cléo, - une collection de manuels universitaires de 2<sup>ème</sup> cycle, qui s'emploient à synthétiser l'état des connaissances, à rendre mobilisable la bibliographie et à dire les questions vives et les problèmes en débat. J'orientai aussi certains séminaires vers l'analyse historique et critique des modes de pensée de l'histoire africaine, de l'anthropologie économique, et des savoirs relatifs aux autres continents. C'est dans cette ligne que, selon l'excellente formule qui consiste à faire travailler les autres, j'organisai en 1974 un colloque sur «Orientalismes, africanismes, américanismes», et en 1975 une journée d'étude sur «Ethnologie et politique au Maghreb», et l'essentiel des deux parut en 1976 dans un ouvrage de poche intitulé *Le mal de voir*.

Mais ces séminaires, je les proposais dans un cadre nouveau, dont il serait temps de parler. En arrivant à Paris 7, nous trouvions, dans un coin modeste du paysage, une U.E.R. qui venait d'être fondée dans l'ancienne Faculté des sciences, peu avant la partition, et qui répondait au nom exotique de «didactique des disciplines scientifiques». Inspirée, à sa naissance, par des physiciens, elle fut bientôt un lieu d'accueil et de stimulation pour ceux qui jugeaient que les problèmes d'apprentissage des disciplines, à tout niveau, méritaient intérêt et peine au sein même des disciplines universitaires qui étaient censées les alimenter. J'y fréquentai progressivement des mathématiciens, des biologistes, des anglicistes... déjà aguerris à la didactique, des géographes aussi... et je me mis peu à peu à reprendre, dans la perspective de la didactique, des préoccupations que j'avais déjà en tête, mais que je formulais et dispatchais autrement. Dans cette UER, je pouvais aussi travailler avec des professeurs de collège et de lycée, qui venaient y mettre en commun des expériences, des idées, des questions et des besoins. Des collègues géographes, économistes et historiens, enseignants des lycées et de Paris 7, ayant ainsi pris l'initiative d'une étude pluriannuelle du sous-développement, des problèmes, des thèmes et des pratiques de son enseignement dans les programmes du secondaire, je m'y insérai avec beaucoup de fruit (pour moi). Et j'eus l'honneur d'être, en 1978 et 1979, élu par mes collègues, directeur de cette UER (qui ne se limitait plus aux sciences).

Le tournant que je prenais, grâce à Paris 7, fut confirmé et décisivement renforcé par un autre événement. Nous eûmes en 1977 la visite de deux didacticiens de l'histoire et des sciences humaines, venus de Montréal, qui cherchaient des alliés pour un projet franco-québécois. En quelques séances de travail, Michel Allard et André Lefèvre d'une part, Pierre Ansart et moi d'autre part nous découvrîmes suffisamment d'interroga-

tions communes, de différences utiles, de complémentarités probables et de cordialité spontanée pour nous embarquer dans des relations instituées. Pierre Ansart, un sociologue de la connaissance, de l'imaginaire et des affects, familier de la pensée sociale au XIX<sup>ème</sup> siècle, était déjà un de mes bons partenaires dans Paris 7. Il allait être mon complice dans la découverte et l'exploitation d'un nouveau monde, celui des sciences de l'éducation et du système d'enseignement au Québec, un pays où la didactique était reconnue. Nous eûmes deux missions d'études dans la Belle Province. Puis, au 1<sup>er</sup> semestre de 1980-81, je fus professeur invité au Département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal, où j'enseignai la didactique de l'histoire et des sciences humaines, et où je contribuai à former (ou à abimer, je ne sais) une promotion d'instituteurs montréalais. A l'occasion de ces séjours, déjà riches par leur pôle montréalais (l'UQAM, et, à l'Université de Montréal, André Lefèvre), je nouais aussi des relations fécondes dans un autre pôle québécois, l'Université Laval, avec Christian Laville et André Ségal.

J'étais pleinement passé à la didactique de l'histoire. Un peu en forme de manifeste, j'organisai en 1981, grâce à l'UER de didactique, un colloque à large portée récapitulative et prospective, «Manuels d'histoire et mémoire collective», dont une partie des matériaux parut en 1984 dans la collection Explorations, chez Peter Lang, sous le titre *Enseigner l'histoire*.

## L'APPRIVOISEMENT DE LA DIDACTIQUE

Depuis 1981, je m'emploie à cerner tout le champ possible d'une didactique de l'histoire, à en apprécier les fondements, les déterminants et les ingrédients, en continuant de m'intéresser plus largement à toutes les formes de pensée et d'usage de l'histoire, communes ou spécialisées, en tous lieux et en tous temps. Le repérage de ce que sont ou pourraient être des apprentissages historiques spécifiques, au collège et au lycée notamment : tel est mon but, comme l'est, du même pas, la mise en lumière des fonctions de cet enseignement. Multiples, celles-ci sont noyées dans de gros discours justificatifs, qui croient le légitimer, mais ne l'éclairent pas. Et j'essaie d'éprouver mes diverses interrogations sur une «entrée» particulière qui me paraît topique : qu'est-ce qu'enseigner l'histoire des autres ?

J'ai eu deux cadres pour le faire, dans Paris 7. D'une part, jusqu'à l'an passé, l'équipe de didactique des disciplines, où Pierre Ansart (resté mon

principal complice) et moi-même avons un petit groupe pour l'histoire et les sciences humaines. D'autre part, le Laboratoire «Tiers Monde Afrique».

A partir de ces deux bases, ou hors d'elles, j'ai trouvé, sur ces dix ans, cinq lieux fructueux d'exercice. Il y a les sessions régulières que Michel Allard et Pierre Ansart ont organisées, jumelant l'UQAM et Paris 7, sur des thèmes choisis, avec le courant d'échanges que cela suppose.

Il y a la Société internationale pour la didactique de l'histoire, où je rencontre périodiquement, pour des séances de travail, des collègues de nombreux pays, - des pays où le rapport à l'histoire, la conception de la didactique de l'histoire, et sa reconnaissance publique sont différents et variés. Les confrontations sont donc suggestives. J'y ai notamment cotoyé diverses facettes de la didactique allemande de l'histoire.

Depuis 1986, je fréquente avec assiduité et avec grand fruit, bien qu'historien, les Journées internationales de Chamonix sur l'éducation scientifique et technique, qui se tiennent depuis 1979 par les soins d'André Giordan, de Jean-Louis Martinand et plus récemment de Christian Souchon. J'y ai trouvé un brassage fort réussi, sérieux et cool, du théorique et de l'empirique, du long et du court terme, des diverses formes d'esprit..., toutes sortes de regards sur les apprentissages, et la force tranquille d'une conception ferme et réaliste de la didactique, ni doctrinale ni jargonante. J'y ai rencontré, en même temps, des sollicitations précises de travail.

Depuis 1986 encore, Lucile Marbeau et François Audigier m'associent à la préparation et à la tenue des Journées sur la didactique de l'histoire, de la géographie et des sciences économiques et sociales, qu'ils ont instituées à l'INRP. Tant dans le groupe de préparation que dans les échanges des journées elles-mêmes, j'ai beaucoup d'occasions d'éprouver et d'aiguiser mes vues, et de trouver de quoi les nourrir ou les renouveler.

J'en reviens finalement au Québec, où l'Université Laval me donne deux partenaires précieux. L'un est Christian Laville, fin didacticien auquel je sou mets souvent mes élucubrations et mes propositions, pour mon profit. L'autre est Bogumil Jewsiewicki, historien de l'Afrique. A ses cotés (et à ceux de Jean Bazin, de l'EHESS) j'ai pu, en 1987, organiser à Québec, un colloque intitulé «Mémoires, histoires, identités dans les espaces francophones», dont les travaux ont donné la matière d'un numéro triple des *Cahiers d'Etudes Africaines*, de deux livraisons de la *Revue de la Bibliothèque Nationale*, de deux numéros de la *Revue Canadienne*

*des Etudes Africaines*, d'une livraison de *History in Africa*... Nous avons aussi, tous deux, réuni, édité et présenté un recueil d'études sur la politique «vue d'en bas» dans l'Afrique contemporaine (*Dialoguer avec le léopard ?*), où sont observables le travail social de la mémoire, et des politiques voulues ou spontanées de renégociation du passé.

J'ai bien conscience de travailler à la didactique en partant de l'analyse des savoirs - ce qui n'en est qu'une des introductions possibles.

Mais je serais tenté de penser que ce point de départ est, en mon domaine, tout particulièrement nécessaire, tant on en est encore, pour la didactique de l'histoire, à ne pas bien savoir poser les bonnes questions (j'entends : les questions précises, opérantes). Le foisonnement des services attendus de l'histoire, et le fait qu'on les évoque seulement dans des discours et dans des représentations insolemment dominés par les obsessions des adultes, qui ne font que s'y parler entre eux, tout cela empêche une lucidité élémentaire sur les apprentissages des élèves, sur le sens et la nature de «savoir de l'histoire», et sur la gestion commune de fonctions différentes. J'espère m'en expliquer bientôt de façon développée.

**Henri MONIOT**

*maître de conférences à l'Université de Paris 7,  
Laboratoire Tiers Monde-Afrique*

### Publications

(publications en didactique, et autres publications quand elles ont eu à être invoquées ici)

- 1961  
«Note sur deux points du nouveau programme d'histoire des classes terminales», *L'Information Historique*, sept-oct., p. 176-181.
- 1962  
«Pour une histoire de l'Afrique noire», *Annales E.S.C.*, janv.- février, p. 46-64.
- 1963  
*Bibliographie pratique sur l'histoire de l'Afrique*, Paris, Institut Pédagogique National, 55 p.

- 1965  
Rédaction principale et coordination du rapport « Le problème des sources de l'histoire de l'Afrique noire », *Congrès International des Sciences Historiques, Rapports*, t.II, Vienne, p. 177-232.
- 1974  
• (avec Catherine COQUERY-VIDROVITCH), *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris, PUF, coll. Nouvelle Clio, 462 p.
- «L'histoire des peuples sans histoire», dans P. NORA et J. LE GOFF, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, t.1, p. 106-123.
- 1976  
• «L'anthropologie économique de langue française», dans *Questions à la sociologie française*, dir. G. BALANDIER, Paris, PUF, p. 85-124.
- «L'Afrique et l'enseignement de l'histoire», *Cahiers de Clio*, 47, 3ème trim., p. 30-37.
- direction, édition et présentation de *Le mal de voir* (ethnologie et orientalisme), Paris, UGE 10/18, Cahiers Jussieu n° 2, 432 p.
- 1982  
«Utiliser l'histoire des sciences sociales», dans M. ALLARD et G. RACETTE, *Essais de pédagogie universitaire en sciences sociales*, Montréal, Guérin, p. 41-45.
- 1983  
«Impossible serait-il français ? Réflexions sur l'infortune de la didactique de l'histoire en France», dans H.G. KIRCHHOFF et D. TIEMANN (hg), *Geschichtsunterricht und Geschichtsbewusstsein*, Universität Dortmund, p. 101-114.
- 1984  
• direction, édition et présentation de *Enseigner l'histoire. Des manuels à la mémoire*, Berne, Peter Lang, coll. Explorations, 305 p.
- «De la recherche comme enseigne à la recherche comme exercice», dans M. ALLARD et S. DAUPHIN, *L'apprentissage à la recherche et par la recherche dans les programmes universitaires de sciences sociales*, Montréal, UQAM, miméo, p. 198-204.
- 1985  
• «Sur la didactique de l'histoire», *Historiens et géographes*, 305, juillet-août, p. 1169-1178.
- «L'histoire entre son ressort critique et son ressort idéologique. Quand l'idéologie marche à la critique et la critique à l'idéologie», dans P. ANSART, *L'évaluation dans l'enseignement des sciences sociales à l'Université*, Paris, Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, p. 85-91

- «Profile of a Historiography : Oral Tradition and Historical Research in Africa», dans B. JEWSIEWICKI D. NEWBURY eds, *African Historiographies*, Beverly Hills, Sage, p. 50-58
- 1986
- articles «Afrique», «Didactique de l'histoire», «Européocentrisme», dans A. BURGUIERE (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF.
- «Pensée scientifique et vie quotidienne : et si on posait la question à l'enseignement de l'histoire ?», in A. GIORDAN et J.L. MARTINAND (ed), *Education scientifique et vie quotidienne*, (8èmes Journées internationales sur l'éducation scientifique, Chamonix, 1986), Paris, p. 131-142.
- «Epistémologie de l'histoire et didactique de l'histoire», dans L. MARBEAU et F. AUDIGIER, *Rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie*, Paris, INRP, p. 35-44.
- «The Uses of Memory in African Studies», *History and Anthropology*, vol.2, p. 379-388 - livraison republiée par M.-N. BOURGUET, L.VALENSI et N.WACHTEL eds, *Between Memory and History*, Chur, Harwood Academic Publ., 1990, p. 173-182.
- 1987
- «Le look historien. Des modèles par inadvertance aux modèles bien gérés», dans A. GIORDAN et J.L. MARTINAND (ed), *Modèles et simulations*, (9èmes Journées intern. pour l'éducation scientifique, Chamonix, 1987), p. 645-649.
- «La didactique de l'histoire : quel profil ?», *Histoire - Géographie - Instruction civique*, Bull. de liaison, CRDP Paris, n°1, janvier, p. 11-16.
- *Les civilisations de l'Afrique*, (illustr. de C. MAUCLER), Paris et Tournai, Casterman, coll. L'histoire des hommes, 77 p.
- 1988
- «L'enseignement de l'histoire : des représentations naïves des adultes aux connaissances scolaires des élèves», *European Journal of Psychology of Education Journal Européen de Psychologie de l'Education*, n° spécial hors série «Le fonctionnement de l'enfant à l'école», ed. par St. EHRlich et A. FLORIN, p. 69-70 (résumé d'une communic. au colloque de Poitiers, 1987, 7 p. ronéo).
- «Quelques interrogations historiennes aujourd'hui», in L. MARBEAU et F. AUDIGIER, *Actes du colloque Savoirs enseignés, savoirs savants*, Paris, INRP, p. 16-24.
- édition et présentation (avec Bogumil JEWSIEWICKI) de *Dialoguer avec le léopard ? Pratiques, savoirs et actes du peuple face au politique en Afrique noire contemporaine*, Paris, L'Harmattan et Safi, Ste Foy (Quebec), 439 p.
- édition et présentation (avec Bogumil JEWSIEWICKI) d'un n° spécial triple, «Mémoires, histoires, identités», *Cahiers d'Etudes Africaines*, n° 107-108, (1987) et n° 109, (1988).
- «Sociétés et civilisations non occidentales dans l'enseignement de l'histoire en France : portée et problèmes didactiques», *Cahiers de Clio*, 96, hiver, p. 49-62.

- 1989
- «Sur les Lumières, sur l'esprit européen et sur son développement», dans *Wesenszüge Europas. Historische Genese und weltweite Ausstrahlung unter geschichtsdidaktischem Aspekt*, Flensburg, Institut für Regionale Forschung und Information im Deutschen Grenzverein e. V., p. 76-86.
- «Un projet ambigu : enseigner l'histoire des autres», dans Institut du Monde Arabe, *Le Monde Arabe dans la vie intellectuelle et culturelle en France*, (colloque janvier 1988), Paris, I.M.A., p. 71-75.
- «Le società dell'Africa nera», in *La comunicazione nella storia*, vol.I, 1, Rome, Sarin, pp. 187-229
  
- 1990
- «La didactique de l'histoire à l'épreuve de 89 et 89 à l'épreuve de la didactique de l'histoire», dans *1789 enseigné et imaginé. Regards croisés France-Québec*, textes réunis par M. ALLARD et S. BOUCHER, Montréal, Ed. Noir sur Blanc, p. 183-9.
- «L'enseignement de l'histoire : pluralité honteuse ou heureuse ?» dans G. RACETTE et L. FOREST (dir.), *Pluralité des enseignements en sciences humaines...*, Montréal, Ed. Noir sur Blanc, p. 55-60.
- «La didactique est là qui t'invite et qui t'aime», *Histoire - Géographie - Education civique*, Bulletin de liaison... CRDP de Paris, n°8, novembre, p. 42-51.
- «L'imaginaire périodisateur», in *Sciences, techniques et imaginaire*, XIIèmes Journées internationales sur la communication, l'éducation et la culture scientifiques, Chamonix 1990, p. 55-60.
- (avec G. BERGER, J.M. CHAPOULIE, J. MARECHAL), «Table ronde. Enseigner l'histoire, la géographie, les sciences sociales : un métier. Quel métier aujourd'hui ?», dans *La formation aux didactiques*, 5ème Rencontre nationale sur les didactiques de l'histoire, de la géographie, des sciences sociales, mars 1990, Actes du colloque (dir. L. MARBEAU et F. AUDIGIER), Paris, INRP, p. 31-35.
- «Rozmaitosc krajobrazow dydaktyki historii» (Les paysages variés de la didactique de l'histoire), *Wiedomosci Historyczne*, (Varsovie), 5(189) Rok XXXIII, listopad-grudzien, p. 246-249.
  
- 1991
- «L'histoire africaine, un observatoire de la périodisation», *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, EHESS et Histoire au présent, 1991, p. 193-199.
- «L'éducation à l'environnement : un révélateur du champ didactique, et réciproquement», dans A. GIORDAN, J.L. MARTINAND et Ch. SOUCHON (ed.), *Ecole et media face aux défis de l'environnement*, XIIIèmes Journées... de Chamonix, 1991, p. 63-70.

- 1992
- «Savoir de l'histoire, apprendre en histoire», dans *Analyser et gérer les situations d'enseignement-apprentissage*, 6ème Rencontre nationale sur les didactiques de l'histoire, de la géographie, des sciences sociales de 1991, (dir. F. AUDIGIER et G. BAILLAT), Paris, INRP, p. 199-205.
- «Enseignement de l'histoire et apprentissages conceptuels. Quelques propos préalables», dans *Enseigner l'histoire et la géographie : Mélanges offerts à Lucile et Victor Marbeau*, Paris, A.f.d.g., p. 14-17.

#### Sous presse

- contrib. à V.Y.MUDIMBE (ed.), *The Surreptitious Speech : Présence Africaine and the Politics of Otherness 1947-1987*, The University of Chicago Press.
- «L'image de l'autre», dans *Images réciproques de la France et du Brésil*, Paris, Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine.
- «Deutschland und die deutsche Frage im französischen Geschichtsunterricht», dans D. TIEMANN (hg), *Die Deutsche Frage im 19. und 20. Jahrhundert...* Universität Dortmund.

#### À paraître

- L'histoire historienne analysée dans la mémoire, in *Mémoires publiques, mémoires privées*, colloque tenu en février 1992 au centre de recherche sur l'histoire des Etats Unis, Institut Charles V, Université de Paris 7.

